bien forte, des distractions peu nombreuses, et, somme toute, personne ne lui défendait rien. Vers trois heures le chevalier, regaillard par son somme, recevait bénévolement quelques voisins. C'étaient, soit le curé, soit le tabellion, soit tel ou tel hôte du pays. Peu soucieuse de ces hôtes médiocres, Aurore allait voir ses bêtes et ses plantes, puis elle attendait l'heure du souper en brochant au tambour des ornements d'église. Le soir, elle jouait à l'homme avec son oncle, ou bien, le voyant enclin au sommeil, elle se mettait au piffage jusqu'à ce que dix coups d'horloge sonnassent l'heure d'aller au lit.

Par comparaison avec la vie du couvent, cette monotone expérience contentait pleinement Aurore. Elle eût pensé d'autre sorte que les arrangements de son oncle n'en eussent pas été modifiés. A cette époque, on ne se préoccupait point de ce qu'aimait ou n'aimait pas une jeune personne. Ses goûts étaient toujours censés conformes à ceux de ses parents. Accepter une tutelle était faire preuve d'abnégation. On l'avait tant dit au chevalier qu'il avait fini par le croire, et, s'étant dévoué en principe, il ne cherchait pas à se dévouer en fait, avant l'heure où sa pupille réclamerait une éducation plus compliquée. Pour le moment, ses sacrifices se bornaient à habiter quatre mois durant, rue du Bac, l'hôtel des Malpuy, et à visiter l'orpheline au parloir les jours fériés. Mais enfin, le pauvre homme avait certainement au fond du cœur un coin attendri pour sa nièce. Quant à elle, soit reconnaissance pour cette ombre d'affection, soit regret de rentrer au couvent, elle ne quittait jamais son oncle sans verser au moins quelques larmes. Il faut dire qu'en ce temps-là, les larmes étaient fort à la mode.

Quand notre héroïne eut seize ans, le chevalier prit trois grands partis. Il la retira du couvent, lui donna une gouvernante, et la présenta à la cour.

La gouvernante était la meilleure pâte du monde. Chanoinesse et gourmande, elle avait quarante ans, cachait sous des ajustements sévères une laideur plus sévère encore, et répondait au nom de Pa-

méla. Elle apprit à son élève la danse, le blason et l'italien. Pour le reste, Aurore était de force à lui en remontrer, et le lui prouva sans peine. La jeune fille prit tout de suite un ascendant absolu sur la vieille fille, qui devint son ombre obéissante, et n'opposa jamais aux capricieuses fantaisies de son élève qu'un murmure désapprobateur, vite amorti par le sentiment de sa complète inutilité.

La présentation eut lieu dans toutes les règles. Née pour les cours, Aurore n'y manifesta ni timidité, ni forfanterie. Le roi l'admit à son quadrille. La reine la complimenta sur sa taille. Les hommes le regardèrent avec une admiration marquée. Elle s'en rendit parfaitement compte et en conçut beaucoup de satisfaction. Plusieurs fêtes succédèrent au bal de la cour, et la jeune fille y trouva les mêmes succès. Fraîche et svelte, elle portait à merveille la poudre et les grands paniers. Elle avait aisément pris l'air d'impertinence à la mode, et trouvait fort récréatif d'intimider, du haut de ses seize ans, des personnages vénérables par leurs talents ou leur grand âge.

C'était une bizarre personne que cette Aurore. Pieuse au fond de l'âme, mais écoeurée par les mômeries de certains dévots, elle leur préférait un franc libertinage. Très fière de sa haute naissance, elle n'en professait pas moins certaines théories égalitaires dont la nouveauté séduisait son esprit. Vertueuse jusqu'au scrupule, elle fréquentait sans rougir des traitants véreux et des abbés sans conduite. Intraitable avec ses inférieurs, elle passait tout à ses égaux. Le manque d'égards d'un valet l'eût suffoquée, et elle souffrait sans peine les propos hardis, les allures suspectes, dont les raffinés d'alors ne s'abstenaient pas en sa présence. A tout prendre, Aurore valait sans doute mieux que son entourage, mais son cerveau serait demeuré faussé par un orgueil sans frein, par des lectures sans discernement, par des jugements sans contrôle, si la formidable secousse qui renouvela la face des choses ne me les avait soudain montrées sous leur vrai jour.